

L'ART DE TRADUIRE

ombres, reflets, coïncidences, miracles



Les conditions idéales d'une traduction de la poésie seraient qu'un grand poète traduise un autre grand poète qu'il aurait lu dans l'original et pour lequel il se serait pris de passion. En ce cas, le poète traducteur jouerait dans sa langue à lui avec les mystères de la poésie, la prosodie, syntaxe, rime et rythme, comme le poète traduit le fait dans l'oeuvre originale. Pour la perfection du résultat, il devrait, en plus, exister entre les deux poètes une sorte de congénialité qui rendrait plus grande la ressemblance entre original et traduction. Faut-il encore que le poète, capable ainsi de traduire au mieux, ait suffisamment de générosité et de patience. Heureusement qu'il existe, entre les grands poètes de langues différentes, une manière de complicité et même comme une rivalité, une compétition entre pairs : «Je sais comment tu en es arrivé là, ce qui t'y a mené, je vais le faire de la même manière, aussi bien, pareil, mieux.» Le traducteur qui aime ce jeu avec quelqu'un à sa mesure en éprouve du bonheur. Et, dans ces conditions, on arrive parfois au miracle des poèmes jumeaux.

Il se peut aussi qu'un grand poète se mette à la traduction d'une oeuvre dont il connaît la langue, mais qu'il soit incapable de *reproduire*. Il en fait sa chose, une oeuvre à lui, dans sa manière, avec sa technique, sa virtuosité, ses rimes, ses trucs. Un traducteur aussi possessif est un mauvais traducteur, même s'il est un grand poète qui connaît la langue de l'original et subit la tentation de le traduire.

Les conditions de traduction les plus malheureuses, et les plus fréquentes, se trouvent réunies lorsque le traducteur n'a pas de dons poétiques, mais, en possession de deux langues, s'en autorise pour traduire n'importe quel poète. Voilà qui donne des résultats extravagants à force d'être lamentables.

Entre ces deux extrêmes se trouvent les variantes, où original et traduction se rapprochent ou s'éloignent : et, par exemple, qu'un grand poète traduise un moins grand poète, et que sa traduction soit meilleure que l'oeuvre originale (comme on dit que c'est le cas pour Edgar Poe, traduit par Baudelaire ou Mallarmé); qu'un poète, médiocre dans sa

L'ART DE TRADUIRE

langue maternelle, atteigne des sommets poétiques, grâce à la qualité de l'original..., etc...

Ne comptant pas sur le miracle et craignant le pire, nous avons choisi la voie suivante : nous nous sommes adressés à des poètes français, ne connaissant pas le russe, mais de vrais poètes, et nous leur avons adjoint des poètes bilingues, de façon à ce qu'ils puissent traduire non seulement sur un mot-à-mot, mais sur un texte poétiquement, prosodiquement, historiquement expliqué.

Je suis responsable de l'équipe, et du choix de la plupart des poèmes. Ce choix n'a pas toujours été guidé par une préférence ou par la célébrité d'un poème dans sa langue d'origine, mais par la plus ou moins grande difficulté de la traduction, voire son impossibilité.

Il m'est arrivé de me tromper, d'avoir à choisir un autre poème, ou un autre traducteur pour le même poème, puisqu'il m'incombait aussi de marier poètes français et russes.

Le fait que les poètes français n'étaient que neuf et qu'il y avait au moins quatre-vingt-dix poètes russes à traduire, a amené chacun d'entre nous à prendre sur soi la traduction de poètes qui ne nous étaient ni poétiquement apparentés, ni chers par leurs qualités poétiques. Il le fallait bien. Une anthologie panoramique comporte obligatoirement non seulement les meilleurs, mais aussi les poètes les plus représentatifs d'une époque, d'une tendance.

À la suite de la «distribution» des poètes russes aux poètes français, nous avons eu quelques surprises, qui nous en ont dit long sur la véritable structure intérieure d'un poète ou d'un autre. Ainsi, les poèmes d'Auna Akhmatova, auxquels nous nous sommes essayés les uns après les autres sans résultats valables, ont finalement été excellemment traduits par Guillevic, qui est bien le dernier à qui j'aurais songé les confier. Ou ce Kozma Proutkov, poète inventé de toutes pièces par d'autres poètes, et dont le grotesque réjouissant me semblait intraduisible, a trouvé son maître dans Léon Robel, heureusement bilingue, professeur à l'École des Langues orientales. Mais il était normal de confier à la sécheresse aiguë de Guillevic les fables et la poésie populaire... Essénine et Lermontov à la fluidité romantique de Dobzynski... Blok et la haute amertume de Mandelstam à Kérel... la solennité de

L'ART DE TRADUIRE

Derjavine et de Selvinski à Marcenac; à Libérati, les décembristes, auxquels, étrangement, il ressemble; à Robel, avec son sentiment de l'enfance, l'humour rimé; au professeur Frioux, ce qui demandait plus particulièrement la connaissance de la langue et de la poésie; à Aragon, très évidemment, Pouchkine, et nous nous trouvons peut-être là devant la congénialité... Et moi-même, qui n'ai voulu me vouer qu'à mes contemporains, qu'à des novateurs de la langue et de la forme, comme Khlébnikov, Pasternak, Maïakovski, Voznessenski...

*

Faut-il que je reparle ici des difficultés particulières de la traduction du russe en français? Du vers syllabique et tonique? Des déclinaisons russes qui suppriment les *du, de la, etc...*, de l'absence en russe de l'article, des temps composés (des aspects verbaux se substituant à ces derniers), de la signification toute différente donnée dans les deux langues aux verbes être et avoir, des possibilités russes de changer l'ordre des mots dans une phrase, ordre autrement limité en français..., et du fait qu'en règle générale, la langue russe donne une expression plus ramassée, plus courte que le français. Ce qui mène le traducteur, du russe en français, à abuser, par exemple, du passé défini.. ou, connaissant le russe, ayant le vers russe dans l'oreille, à ne pas compter dans sa traduction les syllabes du vers français et à en remplacer une ou deux par l'accent tonique, jouant le rôle d'un *fermato*, d'un temps long. Cette sorte de rythme est souvent adoptée par le vers russe moderne, essentiellement basé sur l'accent tonique. Or, le poète français dira toujours d'un vers qui n'a pas le nombre de *pieds* (syllabes) voulu, qu'il est faux, inadmissible. Le traducteur est obligé de se conformer aux règles du vers syllabique, sans quoi il introduirait dans la poésie française une innovation contre nature, violant cette poésie, quand dans le vers russe elle vient tout naturellement.

Personnellement, j'aurais volontiers commis ce viol, si je ne voyais pas sur le visage des poètes français à qui je lis une traduction, le calcul mental du nombre de *pieds* dans un vers, et, si jamais il en manque, la désapprobation, un *aïe-aïe-aïe*, un *je vous y prends!* Et cela, chez des poètes qui d'autre part se permettent toutes les libertés poétiques que leur apporte la réflexion ou qui leur tombent sous la plume comme, par exemple, la liberté de

compter ces sacrés *pieds* d'une façon qui n'a rien de classique, et qui ne se justifie que phonétiquement.

Le concentré du russe oblige souvent le traducteur à changer le rythme du poème traduit, à écrire en alexandrins ce qui a été écrit en décasyllabes, en octosyllabes, le sens ne voulant pas se loger dans un vers si court; cela roblige à traduire en vers égaux là où, en russe, il y a, par exemple, alternance : sept, neuf, sept, neuf, ou tout autre nombre de syllabes. Il arrive que, de guerre lasse, le traducteur préfère la traduction en prose, non rythmée.

Vient la rime... Lorsqu'en russe, elle est classique, il est possible de lui trouver des équivalents français classiques. Mais quand elle n'est pas classique, qu'elle est inédite... qu'elle est composée de deux, trois mots, qu'elle est consonante, qu'elle est renforcée par des rimes intérieures, qu'elle se promène n'importe où, pour la plus grande joie de l'oreille et de l'esprit, à la satisfaction générale devant l'adresse du joueur de billard qui a touché les deux billes : toc et toc! Dans ces cas-là, la recreation des rimes est pour ainsi dire impossible : il faut trouver la rime qui donne au lecteur-auditeur la même surprise devant la trouvaille qui n'est pas là *pour la rime*, mais pour aiguïser le sens du poème par une rime, que celle-ci soit voyante du premier coup, ou perceptible seulement à seconde vue... Alors, le traducteur fera mieux de se passer des rimes, indiquant que l'original est rimé, plutôt que de fausser l'image du poème, dont la forme, dans sa langue d'origine, est inédite, en lui collant au bout de chaque vers une rime usée qu'il traînera comme le chat une casserole à sa queue. La traduction en prose falsifiera moins l'original, le reflet de celui-ci sera moins déformé, que si on lui donnait une forme versifiée différente de sa forme originale.

D'autres questions encore se posent au traducteur : faut-il garder dans une traduction ce qui la rend exotique dans la forme, l'enrichissant d'une innovation, mais violant son développement naturel? Faut-il traduire une expression banale en russe, mais exotique pour le français, par une banalité française équivalente, ou donner son sens exact, exotique? Faut-il traduire un mot du langage courant en russe mais inhabituel en français, ou par un mot courant en français, ou par un mot inhabituel donnant son sens exact? Chaque traducteur résout ces questions selon le cas qui se présente, le contexte, le sens général.



Nous avons joué à faire plusieurs traductions du même poème, comme pour *La Maison vide* de Kirsanov, ce virtuose du vers, et ces trois traductions superposées donneront peut-être une approximation de l'original. Il y a eu des poètes et des poèmes que nous avons dû abandonner, après nous y être essayés les uns après les autres, les résultats ayant été collectivement jugés insatisfaisants. À nos réunions, la lecture de poèmes nouvellement traduits donnait le jugement de Français sans connaissance de l'original, et de bilingues pour qui jouait aussi la ressemblance avec lui. C'est ainsi que nous avons eu la surprise de constater qu'un excellent poète pouvait s'avérer incapable de traduire quoi que ce soit... Cela semble arriver plus fréquemment quand le poète ne possède qu'une seule langue, la sienne, et n'imagine aucune autre communication verbale entre les humains. Mais la trop bonne connaissance des deux langues est, aussi bizarre que cela puisse paraître, parfois un handicap pour le traducteur : il entend si bien résonner en lui le poème original qu'il ajoute cette résonance à sa traduction, laquelle n'est en réalité qu'un pâle mot-à-mot. Bref, la réussite tient toujours du miracle.

Mais, ayant raisonnablement calculé les atouts qui jouent dans la réussite d'une traduction (le talent du traducteur, sa compréhension des particularités du poète traduit – pensée, sentiment, langage, structure du poème), il ne faut pas oublier les impondérables, les coups de chance, le heureux hasard. Il arrive que par une de ces coïncidences étranges, invraisemblables, les mots, russe et français, se mettent à avoir la même longueur, la même tonalité, que la rime accourt à votre disposition, imitant parfaitement la rime originale, que le rythme, l'essence du poème tombent juste, si bien que la vêtue française se présente sur le corps du premier né le – poème russe – sans un faux pli, sans une grimace et que traduction et original *coïncident* comme lorsqu'on superpose deux figures géométriques semblables.

Ce sont ces pures coïncidences, ces hasards que le traducteur s'essaye à imiter, en faisant, dans la mesure du possible, coïncider des figures qui ne coïncident point, rognant ici, ajoutant par là, s'efforçant de créer l'illusion d'une ressemblance entre l'original et la copie, une ressemblance ne serait-ce que de famille.

L'ART DE TRADUIRE

La traduction... Travail pénible, épuisant, irritant, désespérant. Travail enrichissant, nécessaire aux hommes, qui exige de l'abnégation, des scrupules, de l'honnêteté, de la modestie... Et, évidemment, du talent. Sans prétendre à la sainteté, nous avons fait notre travail au mieux de nos moyens, du temps alloué, de nos moments perdus, pour l'amour commun que nous avons de la poésie. Au service de sa puissance, au bout du compte reconnue par la pensée scientifique et philosophique, qui parfois daigne accorder à la poésie la priorité dans la prescience de notre devenir.

Source : *La poésie russe. Édition bilingue*, Paris, Seghers, 1965, p. 9-16.